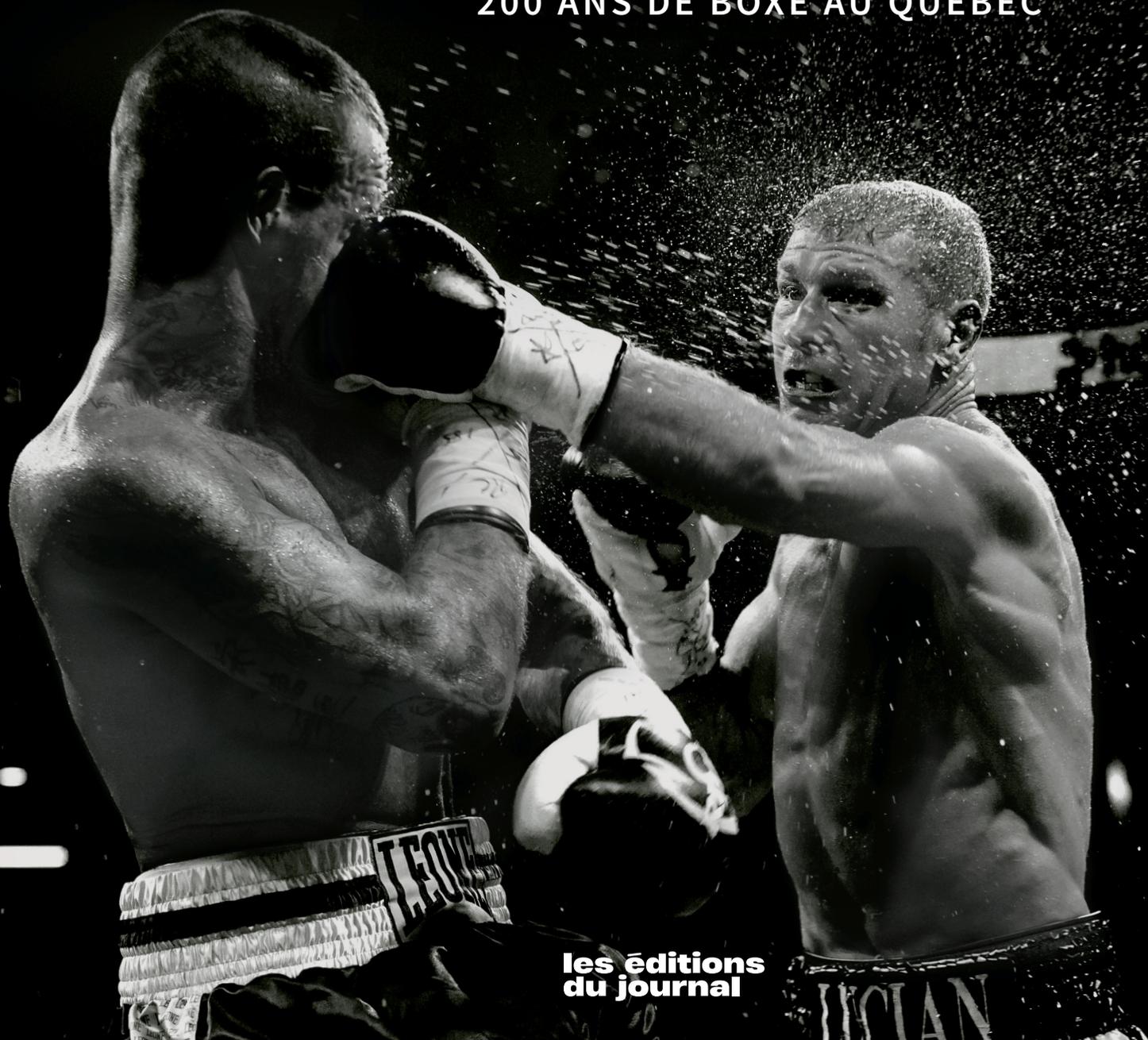


**JULES
FALARDEAU**

PRÉFACE DE KIM CLAVEL

DU SANG, DE LA SUEUR ET DES LARMES

200 ANS DE BOXE AU QUÉBEC



les éditions
du journal

**JULES
FALARDEAU**

PRÉFACE DE KIM CLAVEL

**DU SANG,
DE LA SUEUR
ET DES LARMES**

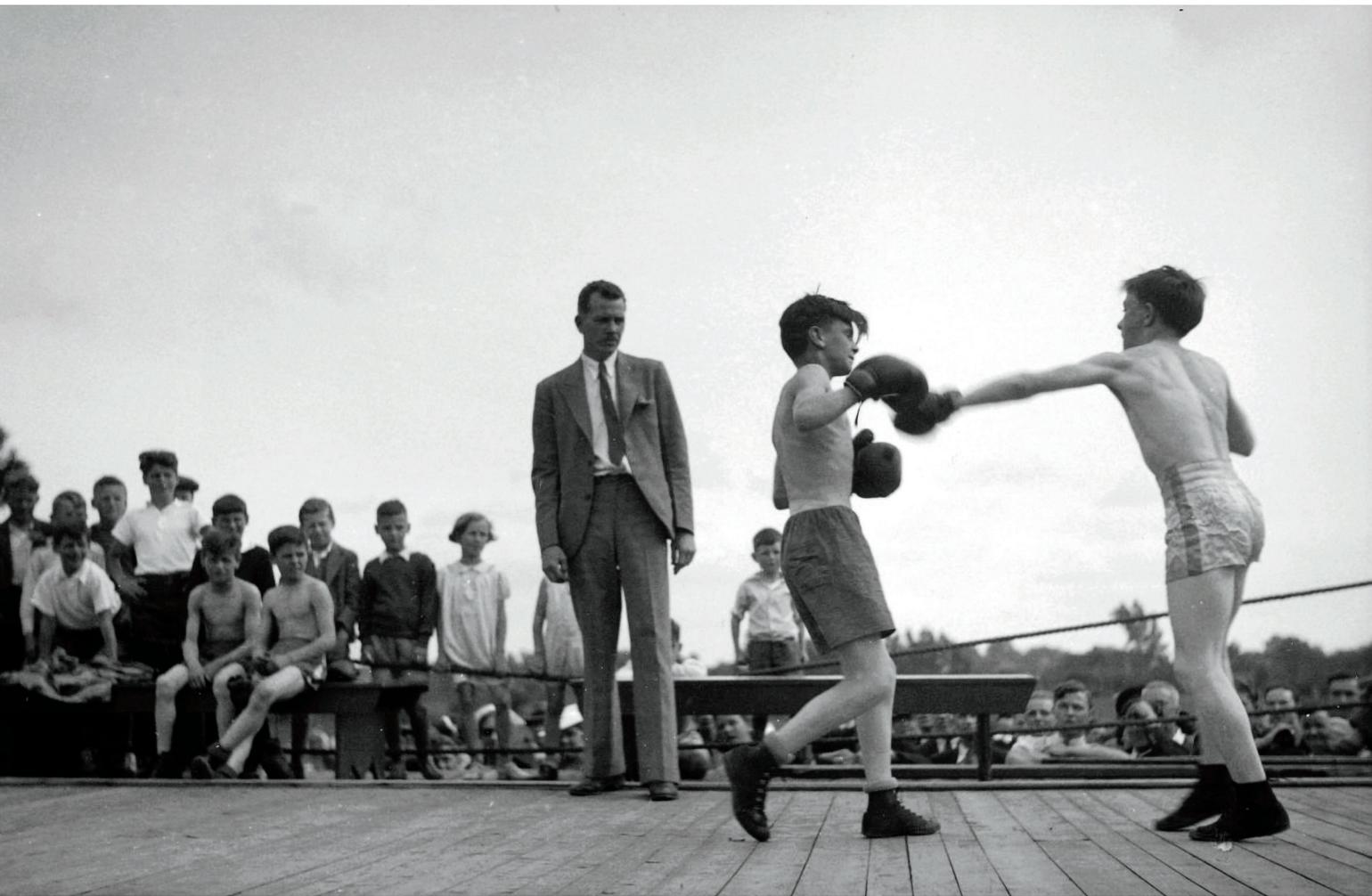
200 ANS DE BOXE AU QUÉBEC

**les éditions
du journal**



LÉO « KID » ROY À L'ENTRAÎNEMENT.

À mon père et à Reggie Chartrand



DEUX GARÇONS BOXENT SUR UN RING EXTÉRIEUR
PENDANT LES « CALEDONIAN GAMES »
(JEUX ÉCOSSAIS) À MONTRÉAL, 1937.

Sommaire

	PRÉFACE	8
	INTRODUCTION	11
01 	DES DÉBUTS JUSQU'À 1939	51
02 	LES ANNÉES 1940-1950	83
03 	LES ANNÉES 1960	115
04 	LES ANNÉES 1970	141
05 	LES ANNÉES 1980	157
06 	LES ANNÉES 1990	185
07 	LES ANNÉES 2000	225
	CONCLUSION	277



INTRODUCTION

« Ces combats avaient énormément de signification pour moi, bien plus que pour les autres. Moi, j'étais né en enfer et à chaque victoire, je m'en éloignais un peu plus. Les autres n'étaient pas aussi féroces que moi. Sans ces combats clandestins, je serais probablement mort comme un rat dans les égouts. »

— MIKE TYSON



MES PREMIERS GANTS DE
BOXE. JE TAPE SUR UN
SAC AU MYTHIQUE CENTRE
PAUL-SAUVÉ, À L'ÉPOQUE DU
TOURNAGE DU FILM *LE STEAK*.

Pourquoi la boxe ?

La boxe fascine. Voilà un sport où l'on risque sa vie à chaque combat. Le sport par excellence des déshérités. L'unique occasion d'ascension sociale pour ceux qui n'ont rien. Et parfois — souvent même —, l'unique chance de survie dans un monde où tous ne naissent pas égaux. Une façon d'exister tout simplement, de sortir de l'anonymat où te condamne la misère. On peut mieux comprendre pourquoi on dit de tel ou tel boxeur qu'il « a faim ».

La boxe inspire. De grands artistes et de grands écrivains s'y sont intéressés : Ernest Hemingway, John Huston, Joyce Carol Oates, Jack London, Norman Mailer, Charlie Chaplin, Stanley Kubrick, Clint Eastwood, Gilles Groulx, Kees van Dongen, Miles Davis, Louis Hémon, etc.

La boxe hypnotise. Regardez une séance de *shadow boxing* au milieu d'un gymnase délabré aux allures de taudis industriel abandonné. C'est le ballet des pauvres.

La boxe comme métaphore de la dureté et de la cruauté de la vie. Nombre de boxeurs, après avoir atteint les plus hauts sommets, après avoir fait vibrer les foules, après avoir enrichi à millions des gros bonnets, se retrouvent aussi pauvres qu'avant leurs débuts, avec le fardeau des séquelles physiques, cognitives et mentales d'une carrière qui s'est étirée. Sans oublier les centaines de milliers

d'autres qui seront eux aussi meurtris physiquement et mentalement sans même s'être approchés d'un titre de champion ou d'un million de dollars.

Mon premier souvenir de boxe, plus précisément le moment qui m'a fait plonger pour de bon dans cet univers, remonte au 14 mai 1997. C'était mon premier gala de boxe professionnel, et c'était le premier combat de Stéphane Ouellet auquel j'assistais. Je me rappelle que mon père parlait du « Poète » avec admiration, avec une étincelle dans les yeux. Je comprendrais plus tard qu'il représentait le renouveau de la boxe au Québec, le nouvel espoir après une traversée du désert.

C'était au nouveau Forum. Moi, un petit gars de 12 ans, je mettais les pieds dans un autre monde. Voici comment je me remémore l'ambiance : un public principalement masculin, des amateurs qui pour la majorité d'entre eux ressemblaient à des bandits ou à des durs à cuire à la mine patibulaire, tous différents les uns des autres. À cette époque, il y avait encore peu de femmes dans l'assistance, à part quelques belles blondes, ici et là, qui ne cadraient pas vraiment avec la faune pugilistique. C'était aussi un temps où il était permis de fumer à l'intérieur. Sous les projecteurs qui surplombaient le ring, on voyait s'élever un énorme nuage d'émanations de cigares et cigarettes en tout genre. D'ailleurs, je

me demandais comment faisaient les boxeurs pour fournir un tel effort à travers cet air vicié.

Les combats de la sous-carte n'avaient pas été mémorables. Même l'un des favoris de la foule, Éric Lucas, avait offert une victoire sans éclat, du moins c'est ce que je percevais en tant que néophyte. Je découvrais aussi les *card girls*, ces magnifiques jeunes femmes juchées sur de très hauts talons qui parcourent le ring, tenant un énorme carton à bout de bras au-dessus de leur tête pour annoncer le round suivant. Plus le gala avançait, moins elles étaient vêtues. À chacune des pauses, on entendait des sifflements ou des commentaires « virils », si je peux le dire ainsi. Quand la cloche retentissait, les commentaires visaient de nouveau les deux combattants. Des encouragements et même des « conseils », du genre « Sers-toi de ta droite, ostie ! », pour le boxeur local, des commentaires désobligeants sur l'adversaire, parfois même des incitations au meurtre. « Enweille, tue-le ! » Le spectateur moyen s'y présente pour voir des knock-out, et je ne le blâme pas. La boxe est aussi un spectacle, dur et cruel, mais un spectacle quand même. Elle reste un exutoire.

À l'époque, les films de *Rocky* étaient — et sont encore — une référence mondiale de la boxe dans la culture populaire. J'étais donc enchanté d'entendre des boxeurs arriver sur le ring au son de *Eye of the Tiger*, du groupe Survivor, chanson thème du troisième opus de Sylvester Stallone. La marche vers le ring est un rituel important, une mise en scène qui fait partie du charme et du spectacle du noble art. Chaque boxeur peut choisir la chanson sur laquelle il déambulera vers le ring. Ce sont généralement des pièces de rock ou de hip-hop. Quand il s'agit de boxeurs qui viennent de l'extérieur et qui n'ont sans doute pas pu communiquer avec le DJ de la soirée, ce dernier, peu inspiré, mais s'imaginant avoir l'idée du siècle, mettra *Eye of the Tiger* neuf fois sur dix.

Arrive enfin le combat de Stéphane Ouellet. Lui, il avait le sens du spectacle. De tous les galas

de boxe auxquels j'ai assisté, je ne crois pas avoir vu une entrée aussi grandiose. Un boxeur pourrait arriver déguisé en centurion romain sur le dos de porteurs, avec Ray Charles ou 50 Cent qui lui ouvre la marche, il ne lui arriverait pas à la cheville. Le « Poète », lui, entamait sa marche vers le ring au son de *Conquest of Paradise*, de Vangelis. En plus, le Saguenéen ne portait généralement pas de peignoir. Les nombreux tatouages qu'il arborait, bien visibles lors de son entrée, ressemblaient davantage à des symboles picturaux de prisonnier qu'à des manches de barista hipster.

Finalement, le combat. Je ne me souviens pas vraiment des deux premiers rounds. Il me semble que Ouellet dominait. Soudain, au 3^e round, le natif de Jonquière encaisse un coup et se retrouve au tapis, à la grande surprise de la foule, qui se met alors à l'encourager. « Ouellet ! Ouellet ! Ouellet ! » Même mon père se met de la partie. Avant la fin du compte de dix, le « Poète » est debout. Le combat reprend. Quelques instants plus tard, Ouellet chute encore. Nouveau compte de dix, nouvelle démonstration de courage. Ouellet arrive à battre le compte. Il termine le round de peine et de misère.

Après une minute de repos grandement mérité, Ouellet reprend ses sens dans l'engagement suivant. Et c'est finalement au 5^e round que la magie se produit. Ouellet ne possédait pas nécessairement un *knock-out punch*, c'était un artiste des coups en combinaison. En un éclair, Maurice Adams se retrouve au plancher. Compte de dix. Adams se relève. Ouellet repasse à l'attaque. Adams chute à nouveau. L'arbitre Guy Jutras met fin au combat. Victoire spectaculaire pour Stéphane Ouellet. La foule, qui était survolée depuis la première chute d'Adams, est littéralement en liesse.

Comme première soirée de boxe, je ne pouvais pas espérer mieux. Dans les années qui allaient suivre, j'assisterais à des dizaines et des



STÉPHANE OUELLET a survécu à deux chutes au tapis au cours du troisième round, mais grâce à son courage et à sa détermination, il l'a finalement emporté par mise hors de combat à 2:37 minutes du cinquième round. Sur la photo de droite, on voit Ouellet s'écrouler au tapis avant de faire subir le même sort à son adversaire Maurice Adams au cinquième round (photo de gauche sous les yeux l'arbitre Guy Jutras

Photos LUC BÉLISSE

OUELLET CHUTE, SE RELÈVE ET GAGNE PAR K.-O.

L'aspirant numéro deux à la couronne mondiale des poids moyens du WBC, le Jonquérois Stéphane Ouellet, et le boxeur américain Maurice Adams, ont été les protagonistes d'une bataille absolument mémorable, hier soir, dans le ring du Théâtre du Centre Molson.



En présence de 3 118 spectateurs, Ouellet, à la manière d'Arturo Raging Bull Gatti, a survécu à deux chutes au tapis au cours du troisième round, et son courage et

sa détermination indomptables l'ont finalement conduit à une spectaculaire et dramatique victoire par mise hors de combat. Le boxeur de Jonquière a été proclamé vainqueur à 2:37 minutes du cinquième round d'un affrontement prévu pour 10 assauts.

Après deux rounds relativement partagés, Ouellet a été sérieusement ébranlé au cours du troisième engagement. Atteint d'un foudroyant direct de droite à la tête,

Ouellet a vacillé sur ses jambes, et croulé une première fois.

Aussitôt relevé, Ouellet a été accueilli par une rafale de coups au corps et à la tête, ce qui a entraîné sa deuxième chute. Durant un instant, on a réellement cru que la fin du combat était imminente. Mais la cloche a sonné.

En quatrième, Adams (11-2-1), qui semblait persuadé de pouvoir en finir rapidement avec le pug-

liste québécois, a essuyé de magistrales répliques, et subi une entaille sous l'œil droit.

En cinquième, Ouellet (22-1-0) a intensifié ses charges et expédié deux fois Adams au tapis... à son tour Adams, qui ne tenait plus sur ses jambes après sa deuxième chute, s'est vu imposer le compte de 10 par l'arbitre Guy Jutras.

« Stéphane s'est fait jouer un vilain tour par le style d'Adams, qui s'acharnait à boxer penché sur le côté, a expliqué Yvon Michel, l'entraîneur et conseiller de Ouellet. Il compromettait constamment sa défense, de la façon qu'il tentait de jabber Adams.

Yvon Michel :
« Stéphane peut servir une leçon de courage à n'importe qui »

« Toutefois, après la deuxième chute, j'ai réellement reconnu le courage exceptionnel de Stéphane. Dans le coin, avant le début du quatrième, il m'a dit : « Là, on va voir ce qu'Adams a dans le cœur ! ». Stéphane a commis des erreurs ce soir, mais une chose est certaine, il peut servir une leçon de courage à n'importe qui au pays. »

Kyvelos et Mayemba expéditifs

Le mi-moyen Herc Kyvelos et le mi-lourd Blaise Mayemba, deux Montréalais, ont tour à tour réalisé des débuts victorieux en boxe professionnelle, hier soir au Centre Molson.

Et tous les deux de façon expéditive.

Kyvelos a réglé le cas de Ryan Jones, de Winnipeg, en moins de trois minutes, tandis que Mayemba n'a eu besoin que de 55 secondes d'efforts pour pousser à l'abandon le Franco-manitobain Wayne Chartrand.

Kyvelos a enregistré une mise hors de combat à 2:44 minutes du premier engagement, en appliquant une solide droite à la mâchoire de Jones (0-1-0), qui est aussi kick-boxeur professionnel.

Quant à Chartrand (0-1-0), visiblement apeuré par la force physique de Mayemba, il s'est laissé choir dans un coin du ring et a signifié son abandon dès la première attaque déclenchée par le puissant coqneur d'origine zairoise.

Enfin, le poids lourd parisien Josué Blocus est demeuré invaincu chez les professionnels (3-0-0), en vertu d'un gain par K.-O. en moins de quatre rounds face au Québécois Alonzo Hollis (3-7-1).

Daniel Cloutier

« La tête n'était plus là, juste le cœur »

— Stéphane Ouellet

Quel combat ! L'un des meilleurs qu'on a pu voir sur la scène locale depuis des années.

PIERRE DUROCHER

Stéphane Ouellet a frôlé la catastrophe, mais il a démontré hier soir qu'il a des couilles.

Il a dû faire preuve de beaucoup de courage pour surmonter deux visites au tapis au troisième round et ainsi remporter une victoire spectaculaire dont les amateurs de boxe parleront durant longtemps.

« Maurice Adams était un dur coqneur et il m'a sérieusement ébranlé avec une solide droite au troisième round, a raconté Ouellet dans l'arène. Il m'a surpris. Vous savez, il n'y a rien de plaisant à visiter le tapis. Sur le coup, j'étais en tab... »

Situation de détresse

« C'était une situation de détresse, a poursuivi le boxeur de

Jonquière. L'alarme a sonné. La tête n'était plus là, juste le cœur. Ma mâchoire n'est pas infailible, mais à chaque fois que j'ai été ébranlé durant ma carrière, je me suis toujours relevé. »

Ouellet a tenu à remercier ses hommes de coin, surtout son entraîneur Yvon Michel.

Retour en force

« Ils m'ont dit quoi faire après ce difficile troisième round. C'est très important d'être bien conseillé. Après une minute de repos, j'avais retrouvé mes esprits et j'étais bien déterminé à revenir en force. Adams m'a mis sur les nerfs ! »

« Il a fallu que je fournisse un double effort, mais cette victoire a quelque chose de merveilleux. Heureusement que j'étais dans une excellente condition physique sinon, je n'aurais jamais pu gagner ce combat. »



MON PÈRE ET MA MÈRE, PIERRE FALARDEAU ET MANON LERICHE (AU CENTRE SUR LA PHOTO DU BAS),
SUR LE TOURNAGE DU FILM *LE STEAK*, DOCUMENTAIRE SUR LE BOXEUR GAËTAN HART.

dizaines de galas et à des centaines de combats. Je vivrais des joies et des déceptions. Et de l'ennui

parfois, il faut le dire. Malgré tout, la passion de la boxe allait rester en moi pour de bon. ■

Mes premiers contacts avec la boxe

« Il te faut être un sacré bonhomme pour faire un boxeur. Je tire mon chapeau à quiconque y monte [sur le ring], que ce soit un amateur qui fait trois rounds, qu'il perde ou qu'il gagne, s'il tient le choc, s'il fait de son mieux et s'il s'est préparé pour, ou que ce soit un boxeur professionnel qui combat un 10 ou 12 rounds, s'il est prêt, je lui tire ma révérence. »

— DEE-DEE, ENTRAÎNEUR DU GYMNASSE WOODLAWN¹

Une partie de mon enfance a baigné dans la boxe. Au tournant des années 1990, mes parents travaillaient ensemble à la réalisation du long-métrage *Le Steak*, le documentaire sur la vie de Gaëtan Hart. À cette époque, j'avais nommé mes deux tortues Gaëtan Hart et Mario Cusson.

Mon père me racontait avoir vu le combat mémorable d'Yvon Durelle contre Archie Moore en direct à l'âge de 11 ans. Tout le village s'était réuni devant le perron d'un voisin cultivateur, qui était le seul à posséder un téléviseur. Mon paternel s'était également initié à la boxe lors de l'ouverture de l'École de boxe de Châteauguay. Quand il était rentré de son premier *sparring* le nez en sang, sa mère lui avait interdit d'y retourner. Ç'avait été la fin de sa carrière. Le premier combat auquel il avait assisté en personne opposait Donato Paduano et Fernand Marcotte. Il avait eu une idée pour entrer sans payer : s'y présenter avec sa caméra. On l'avait alors placé au bord de l'arène. En fait, il n'y avait même pas

de pellicule dans sa caméra, mais ça, personne ne le savait.

Au début de leur histoire, mon père a fait découvrir la boxe à ma mère en l'entraînant dans un gala au centre Paul-Sauvé. Ma mère avait trouvé que c'était un milieu très *rough*. Pour mon premier gala amateur, à l'âge de 6 ou 7 ans, mon père m'a amené au centre Claude-Robillard. Je n'en garde pas vraiment de souvenirs, à part celui d'un boxeur de l'ex-URSS qui avait attiré mon attention. Il était vêtu de jaune et d'orange fluo de la tête aux pieds. Je me souviens aussi d'un Américain qui s'était rasé les lettres « USA » derrière la tête.

Comme ma mère, qui a approfondi sa connaissance du monde de la boxe par la littérature, notamment avec Jack London, c'est à travers les livres que j'ai développé ma passion pour ce sport. Nous avions à la maison une encyclopédie en anglais qui répertoriait tous les champions du monde de l'art pugilistique jusqu'à 1988². J'étais fasciné par ces boxeurs sans jamais les avoir vus

1. Cité dans Loïc Wacquant, *Corps et âme : carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, 2001, Agone.

2. Gilbert E. Odd, *The Encyclopedia of Boxing*, 1989, Chartwell Books.

combattre. Je ne comprenais pas les textes, mais les images me parlaient et j'étais en mesure de retenir les noms des champions. Je connaissais leur fiche par cœur, je savais quels records ils détenaient et en quelle année ils avaient remporté leur championnat. Nous avons aussi *La Loi du ring*, un livre que j'ai dû lire au moins deux cents fois. Je ne sais combien de fois je suis revenu vers la tragique histoire du champion Benny « Kid » Paret !

« Après trois quarts d'heure de combat, un malaise profond l'emporte chez les spectateurs du Madison Square Garden et les téléspectateurs du monde entier. À la fin du 12^e round, Paret est saoulé de coups, il en a encaissé dix-huit de plein fouet, sous les yeux de l'arbitre passif. Il s'écroule pour ne plus se relever, et mourra le 3 avril après dix jours de coma. L'autopsie révèle une hémorragie cérébrale consécutive à la rupture de petits vaisseaux du cerveau, éclatés probablement à la suite des coups répétés³. »

La boxe, c'est aussi le drame. Parfois la mort.



Vers 14 ans, j'ai vu Muhammad Ali combattre Sonny Liston, George Foreman et Joe Frazier sur VHS. J'ai eu la chance de voir plusieurs grands

combats, « Marvelous » Marvin Hagler contre Sugar Ray Leonard, ou Archie Moore contre Yvon Durelle, par exemple, sur la chaîne ESPN Classic, précédés par les introductions sensationnelles de Russ Anber. À l'occasion, grâce à YouTube, je me tape un combat historique. C'est ainsi que j'ai pu mettre des images sur les derniers instants de Benny Kid Paret face à Emile Griffith.

Vers 18 ans, je m'initiais au noble art en mettant les pieds au mythique Gymnase Champion, dans le quartier Saint-Michel, avec mon petit frère. Je m'y suis entraîné pendant un an et demi de façon continue (et relativement sérieuse), puis de temps en temps par tranches de trois mois. Je ne suis jamais allé jusqu'à faire un vrai combat amateur. Cependant, j'ai expérimenté régulièrement le fameux *sparring*, une forme de combat d'entraînement qui, bien que supervisé, peut se révéler tout aussi dangereux. On comprend beaucoup de choses sur la boxe lorsqu'on reçoit son premier coup de poing sur le nez ou dans les côtes. On comprend l'essentiel.

Aurais-je pu être boxeur moi-même ? Je ne crois pas. J'avais, paraît-il, un bon *jab*, une bonne vitesse, mais selon moi, je n'avais pas assez faim. La boxe exige de nombreux sacrifices auxquels je n'aurais pas pu ou voulu me plier. L'entraînement est une chose, mais les privations, les régimes et les supplices qu'il faut infliger à son corps pour faire le poids en sont une autre. Les blessures, le nez cassé et les oreilles en chou-fleur, non merci. J'ai tout de même eu la chance de faire des *pads* avec Gaëtan Hart, d'observer les entraînements de Georges St-Pierre et Joachim Alcine, et d'en apprendre davantage au contact de boxeurs amateurs aguerris comme Ghislain Maduma, les frères Martin et Mathieu Germain ou Taffo Asongwed, qui sont tous passés chez les professionnels.

Lors de ma fête de 20 ans, on a organisé un tournoi de boxe, très amateur, dans ma cour. Deux

3. Michel Chemin, *La Loi du ring*, 1993, Gallimard, p. 100.

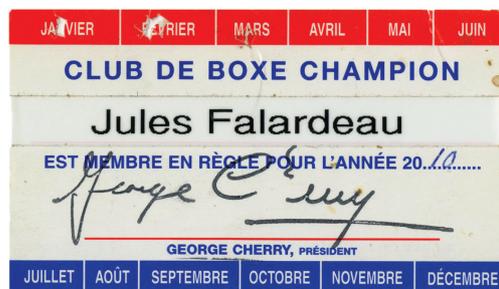
paires de gants 16 onces et deux protecteurs buccaux qu'on s'échangeait, c'était tout ce qu'il nous fallait. Rien de tel que de se tapocher entre amis, en toute inconscience, pour s'amuser.

En 2004, j'ai réalisé mon premier véritable court-métrage, *Le Noble Art*, un court documentaire sur un jeune boxeur de 8 ans, mon petit frère Jérémie. Quelques années plus tard, je récidivais, encore en documentaire avec mon premier projet d'envergure, un portrait du boxeur et militant Reggie Chartrand. J'ai aussi pu rendre hommage à l'une de mes idoles, Muhammad Ali, sur le blogue du journal *Le Québécois*, lors de son décès.

« Muhammad Ali est le plus grand, tout simplement. Il a été grand sur le ring, grâce à ses poings, il a été grand hors du ring, grâce à son intelligence, à son éloquence, à son arrogance, mais aussi, et surtout, grâce à son courage⁴. »

En 2015, je commençais l'écriture d'un long-métrage sur la boxe, intitulé *Le Noble Art*. On dit que les cinéastes font toujours le même film ! Le projet ne s'est toujours pas réalisé. Le scénario existe. Il était assez solide pour que j'en sois fier, mais on me proposait de le laisser à un autre réalisateur sous prétexte que les institutions qui financent le cinéma me trouveraient trop peu expérimenté. Finalement, il ne sera sans doute pas financé, même avec un réalisateur différent.

La recherche pour ce scénario m'a tout de même permis de faire passer ma connaissance de la boxe à un autre niveau. J'ai lu ou relu toutes les biographies de boxeurs que j'ai pu trouver : Ali,



Floyd Patterson, Marcel Cerdan, Panama Al Brown, Rubin Hurricane Carter, Jake LaMotta, Stéphane Ouellet, Yvon Durelle, Mike Tyson, Battling Siki, etc. J'ai découvert des documentaires tout aussi passionnants sur Emile Griffith, Roberto Durán ou, encore une fois, Muhammad Ali. Grâce à mes conversations avec les frères Germain, j'ai pu comprendre comment pense un boxeur, ce qu'il ressent, comment il appréhende telle ou telle situation. C'est justement cette aventure qui m'a inspiré l'un de mes premiers webdocumentaires sur Tabloid, un média numérique de Québecor, *Les Frères d'armes*. J'ai pu vivre un gala en coulisse et voir comment se préparent les boxeurs grâce à l'entraîneur Samuel Décarie-Drolet, homme de coin de Marie-Eve Dicaire, David Lemieux ou Artur Beterbiev.

4. Jules Falardeau, « Hommage à Muhammad Ali, le plus grand », *lequebecois.org*, 4 juin 2016.



**(HAUT) MON PREMIER FILM :
LE NOBLE ART, 2005.
(BAS) LES FRÈRES D'ARMES,
MATHIEU GERMAIN FAIT DES PADS
AVEC L'ENTRAÎNEUR MIKE MOFFA,
SOUS LE REGARD DE SON FRÈRE
MARTIN GERMAIN AU GYMNASSE
UNDERDOG, 2018.**

Ce livre n'a pas la prétention d'être une encyclopédie sur la boxe au Québec. Je parcours de façon chronologique 200 ans d'histoire pugilistique au Québec, mais je conserve ma part de subjectivité. Certains moments sportifs sont grandioses pour tout le monde et font les pages d'histoire ; d'autres sont importants dans la mémoire d'un seul individu. Le combat de Stéphane Ouellet contre Maurice Adams est marquant pour moi, et sans doute pour une grande partie des spectateurs présents ce soir-là, mais beaucoup moins dans l'histoire de ce sport au Québec.

Chacun a ses boxeurs fétiches et ses moments favoris. Je survole les boxeurs que j'estime les plus marquants, ainsi que plusieurs combats mythiques. Parmi eux, il y en a que je n'ai jamais pu voir de mes yeux, particulièrement ceux qui ont eu lieu avant 1950. J'ai parfois pu visionner un court extrait d'un de ces combats, mais à cause de la brièveté et de la qualité de la vidéo, je ne prétendrai pas être en mesure d'analyser le style du boxeur. Pour ceux-là, je m'en remets aux comptes rendus et aux sources écrites, et il est évident que ces descriptions pourront paraître moins incarnées. Ensuite, il y a les combats livrés entre 1950 et le milieu des années 1990, que j'ai pu voir en différé grâce à ESPN ou YouTube. Et finalement, je fais le récit des « vécus », ceux auxquels j'ai assisté ou que j'ai regardés en direct à la télévision.

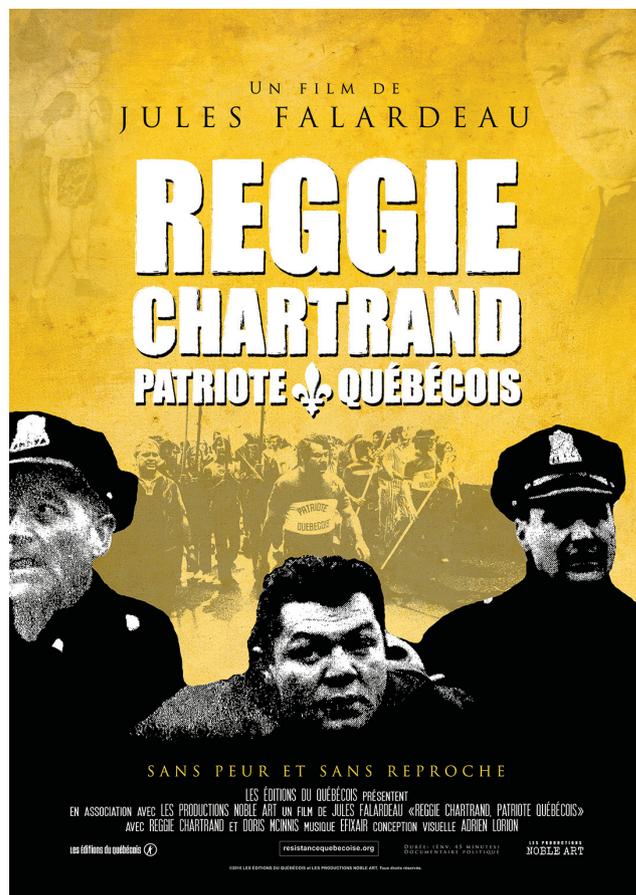
Je ne me considère pas comme un connaisseur. J'ai des amis connaisseurs ; eux, ils mangent de la boxe. Ce sont souvent d'anciens boxeurs ou entraîneurs. Ils éprouvent du plaisir à visionner un combat que je pourrais trouver un peu ennuyant. Ils remarquent des subtilités qui m'échappent et trouvent un intérêt à analyser les mouvements ou les astuces défensives. Je me définirais plutôt comme un amateur averti. Je ne célèbre plus les knock-out. Je peux sauter de mon siège lorsqu'il s'en produit un, mais j'espère seulement voir le perdant se relever.

Deux combats ont changé la manière dont je vois un K.-O. Le premier, c'était dans un gala au Club Soda, à Montréal. Durant la soirée, j'y ai croisé Régnald Boisvert, l'entraîneur de Steven Butler et Junior Ulysse, celui qui m'a tout enseigné au Gymnase Champion. Un boxeur sur le ring a expédié son adversaire au plancher d'un formidable crochet de droite. J'avais appelé cela un « beau knock-out ».

« Il n'y a pas de beau knock-out, m'a dit Régnald. N'oublie pas qu'on vient de voir un être humain subir un traumatisme crânien. » Merde. Je me suis senti un peu niais. Régnald avait raison : avec le spectacle, les artifices, la foule, on a tendance à oublier qu'il est question d'être humains.

L'autre combat, c'était le 17 février 2005, encore au Club Soda. Renan St-Juste contre Jacques Lemaire. Le genre de petit gala local très plaisant, presque intime, comme on n'en voit plus. J'étais assis à quelques pieds du ring. Au 1^{er} round, St-Juste assomme Lemaire, qui chute violemment au tapis. La foule est en délire — et comblée. Seulement, Lemaire demeure au sol après le compte de dix. D'où je suis, je peux apercevoir ses yeux : on aurait dit qu'ils n'avaient plus de vie, ils fixaient le vide. Je n'avais encore jamais assisté à une telle chose. Les secondes passent, les hommes de coin de Lemaire se précipitent à son chevet, de même que le médecin. Son corps et son visage sont parcourus de spasmes nerveux. St-Juste fête sa victoire ; sans doute ne réalise-t-il pas ce qui est en train de se produire. L'ambiance change, la salle devient plus silencieuse. Je me demande si je ne suis pas en train d'assister à l'impensable. Les secondes s'écoulent lentement. Les fans qui sont conscients du sérieux de la situation retiennent leur souffle. Soudain, Lemaire se met à remuer. On l'assoit sur son tabouret, au milieu du ring.

Jamais je n'utilise l'expression « jambon » pour désigner un boxeur peu dégourdi ou en



REGGIE CHARTRAND ET MOI, APRÈS LA PREMIÈRE DU FILM, 2010.

surpoids. Ça prend un certain courage pour monter dans une arène et y risquer sa vie. Mathieu Germain disait: « Il n’y a pas de “jambon” à la boxe. N’importe qui qui met le pied dans le ring, on doit le respecter. » J’en ai vu des combattants venus du Mexique ou d’Argentine servir de faire-valoir pour « monter » un boxeur⁵. Je me souviens d’un pauvre gars qui ne possédait pas de bottines de boxe, qui se battait dans le ring avec de vieux *running shoes* aux pieds. J’ai même vu un boxeur se présenter sans hommes de coin. Son entraîneur faisait aussi office de soigneur et de porteur d’eau. Normalement, trois personnes assistent le

boxeur. Ce gars-là s’en allait à la guerre en sachant que s’il était coupé, personne ne pourrait tenter de limiter les dégâts. C’est l’un des côtés tristes et laids de ce sport.

Heureusement, il existe aussi de belles choses, humaines, dans la boxe. Deux adversaires, parfois deux ennemis jurés, qui se tapent dessus pendant 12 rounds, qui se font mal jusqu’à la limite de leur endurance et qui, dès que la cloche annonce la fin du combat, se serrent dans leurs bras, se félicitent. Souvent, des années après, ils se remémorent leurs échanges et se considèrent comme des amis. Le noble art. ■



FERNAND MARCOTTE JR. ET DONATO PADUANO.

5. On pourrait aussi dire « protéger » un boxeur. En gros, le privilège est accordé à certains boxeurs de pouvoir suivre une progression logique selon leur entraîneur et leur gérant, de sorte qu’ils auront, jusqu’à certains échelons, un parcours un peu plus facile que d’autres boxeurs. Ce phénomène est analysé plus en détail un peu plus loin.

Le boxeur

« La défaite d'un homme est le triomphe de l'autre :
mais nous savons que cette victoire est provisoire.
Seule la défaite est permanente. »

— JOYCE CAROL OATES⁶

Le *shadow boxing*, ou boxe imaginaire, consiste à simuler un échange de coups, à boxer dans le vide, parfois devant son reflet. C'est une constante chez les boxeurs, ils ne peuvent s'empêcher de lancer quelques coups dans le vide, que ce soit en passant devant le miroir de la salle de bain ou en allant s'acheter de nouveaux souliers. Comme si c'était une manière de vérifier qu'ils « l'ont encore », ou comme s'ils ne pouvaient tout simplement pas s'en empêcher. Dans une scène du *Steak*, Gaëtan Hart boxe le vide après s'être recueilli au cimetière. J'ai demandé à ma mère si ç'avait été mis en scène. « Peut-être que oui pour cette fois-là, mais de toute façon, il le faisait continuellement, à n'importe quel moment. »

À mon avis, il n'existe pas de profil type du boxeur ni de traits caractéristiques pour tous les regrouper. Dans tous les cas, ce sont des êtres hors de l'ordinaire. Pouvoir endurer les souffrances qu'inflige la boxe, tant dans le ring qu'en dehors, ce n'est pas à la portée de n'importe quel type de personne. Les boxeurs n'en sont pas moins terriblement humains, avec leurs forces, leurs faiblesses, leurs démons, comme tout le monde.

Certains adorent s'entraîner. Floyd Patterson, champion du monde des poids lourds dans les années 1950, vivait pour boxer. Il se dévouait tellement à son sport qu'il était gêné et ne savait pas quoi dire lorsqu'il se retrouvait avec sa famille. Il se sentait mieux isolé, en camp d'entraînement.

Le lendemain de sa victoire au championnat du monde, lorsque Danielle Bouchard, sa coach, lui a demandé ce qu'elle aimerait faire de sa journée, Kim Clavel lui a répondu : « Du *shadow boxing* au gymnase. » Quand je lui ai reparlé de sa déclaration, elle m'a confié vouloir ressentir une émotion qui la rapproche le plus de son état mental de la veille : « Je ne voulais pas que ce sentiment disparaisse, qu'il se dilue. C'était ma première session de *shadow boxing* comme championne du monde. Je me trouvais meilleure que jamais⁷. »

D'autres voient l'entraînement comme un calvaire et essaient de l'éviter le plus possible. Voici ce que racontait un des partenaires d'entraînement de l'Acadien Yvon Durelle : lorsqu'il partait faire son jogging, Durelle tournait le coin et s'arrêtait boire de la bière dans un débit de boisson illégal. Juste avant de repartir, il demandait qu'on lui vide un seau d'eau sur le corps, puis il revenait en trottant vers son entraîneur, en ayant l'air d'avoir vraiment transpiré.

Certains sont aussi stricts que des moines, s'imposant toute l'austérité que devrait requérir un mode de vie de boxeur qui aspire aux plus sommets. D'autres traitent leur corps de la pire façon qui soit pour un athlète de haut niveau. Je pense à Arturo Gatti ou Stéphane Ouellet, entre autres. Pourtant, ils soulevaient les foules. Et c'est peut-être justement en partie à cause de leur préparation déficiente qu'ils se retrouvaient dans des combats « dramatiques ».

6. Joan Carol Oates. *De la boxe*, Paris, Stock, 1988, p. 12.

7. Entrevue avec l'auteur.



LIBRADO ANDRADE (HAUT) ET MATHIEU GERMAIN (BAS), EN TRAIN DE S'ADONNER À UNE SÉANCE DE *SHADOW-BOXING*, EXERCICE INCONTOURNABLE DE L'ENTRAÎNEMENT DE BOXE.

Une grande proportion de boxeurs vient des classes les plus pauvres de la société, des quartiers malfamés, où les opportunités de réussite sont des plus minces. Le Québec ne faisait pas exception à cette règle, même si ça tend à changer un peu. Il est moins rare aujourd'hui de voir des combattants issus d'une classe moyenne éduquée, ce qui brise un peu le préjugé tenace du boxeur illettré. « C'est un sport de *tough*, la boxe. J'ai jamais eu un petit boxeur de Westmount », m'a confié Marc Ramsay⁸.

Il y a des boxeurs qui composent mieux avec la pression que d'autres. Le soir du combat, certains sont tendus comme une barre de fer, alors que d'autres sont relaxes. Pour eux, la vraie angoisse, c'est le moment de la pesée. Quand je dis « eux », cela concerne tout particulièrement le boxeur Mathieu Germain, qui m'a déjà décrit l'état dans lequel il était le soir d'un combat.

« C'est un cas rare, une exception, selon l'entraîneur Rénald Boisvert. Taffo Asongweg en est une autre. Ce sont des gens extrêmement intelligents qui ont bien mesuré les conséquences de ce qui va leur arriver s'ils perdent ou s'ils gagnent. Ils possèdent un grand niveau de conscience. Ils ne sont pas dans le rêve. Ils ne sont pas dans une guerre. Ils sont dans un combat de boxe. Ce sont des gars pragmatiques⁹. »

8. Entrevue avec l'auteur.

9. Entrevue avec l'auteur.



SUGAR RAY LEONARD ET ROBERTO DURÁN, LORS DU COMBAT DE CHAMPIONNAT DU MONDE DES POIDS WELTERS AU STADE OLYMPIQUE, LE 20 JUIN 1980.

Je me risquerais à dire qu'un boxeur à la retraite pense toujours qu'il peut revenir et faire un dernier combat. Certains ont fait plusieurs retours parce qu'ils étaient fauchés. D'autres l'ont fait parce qu'ils s'ennuyaient de l'exaltation de leur vie passée. Après avoir connu l'ivresse de la gloire et l'adulation de la foule, il n'est pas facile de se contenter d'une existence ordinaire lorsqu'on a carburé toute sa vie à l'adrénaline.

Dans un sens, s'imaginer pouvoir remonter sur le ring est une sorte de stigmaté. Tous les jours de ta vie, tu as été habitué à croire que tu étais le meilleur. « Si tu crois que t'es deuxième, tu vas finir deuxième », disait Jean Pascal¹⁰. En boxe, il n'y a pas de place pour le doute. Des boxeurs n'arriveront jamais à surmonter mentalement la défaite, certains ne seront plus jamais les mêmes après s'être fait passer le K.-O. À l'inverse, s'être cru invincible peut aussi avoir un effet

négatif. C'est ce que confie Muhammad Ali dans son autobiographie :

« Maintenant, j'ai appris que trop de victoires faciles peuvent démolir un boxeur aussi sûrement qu'une longue série de défaites. [...] Quand on gagne pendant si longtemps et si facilement, on oublie, on croit qu'à cause de sa réputation on est sûr de gagner. On oublie les sacrifices, le travail à investir pour gagner¹¹. »

10. Pierre Falardeau, *Résistance*, 2013, VLB éditeur, p. 90.

11. Muhammad Ali et Richard Durham, *Le plus grand*, 1976, Gallimard, p. 25.

Les règles

À première vue, la boxe professionnelle est un sport relativement simple: dans un ring, deux combattants se tapent dessus avec rien d'autre que leurs poings gantés. Celui qui surclasse l'autre gagne selon un système de points. On attribue, par round, la note de dix pour le boxeur dominant et la note de neuf pour le boxeur dominé. Une chute au tapis enlève un point supplémentaire. À noter que la note de dix doit absolument s'y retrouver, c'est pour cela qu'on voit parfois un pointage de 10-10 lors d'un round très chaudement disputé. Pour éviter toute ambiguïté dans la décision des juges (parce que, oui, ça existe), il est plus sûr d'assommer son adversaire, de faire en sorte qu'il ne se relève pas avant le compte de dix. C'est ce qu'on appelle un *knock-out*.



L'arbitre peut arrêter le combat en tout temps, s'il juge que l'un des deux boxeurs est en difficulté ou que sa santé est compromise. Un médecin peut aussi mettre fin au combat s'il estime que l'un des deux boxeurs présente une blessure qui peut s'avérer dangereuse. Enfin, un coach peut lancer la serviette¹² s'il pense que son boxeur est en trop grand danger, ce qui provoquera un arrêt de l'arbitre. Dans ces trois cas, on parle de « K.-O. technique ».

Certains types de coups sont interdits, par exemple les coups en dessous de la ceinture ou les « coups du lapin » (portés derrière la tête, à la base du crâne). Et frapper un adversaire déjà au sol peut vous valoir une disqualification.

Pour la boxe amateur ou la boxe olympique, les principes de base restent les mêmes, mais la façon de juger est un peu différente. Les combats sont plus courts. Le rythme est plus rapide, les boxeurs ont moins le loisir de s'étudier et se battent donc autrement. Et ils ne sont pas payés. Il existe d'autres subtilités, mais en gros, c'est à peu près ça. |

**JOE HUTCHINSON
CONTRE ARTURO GATTI,
LORS DU SEUL COMBAT
PROFESSIONNEL DE CE
DERNIER TENU AU QUÉBEC,
8 SEPTEMBRE 2000.**

12. Littéralement.

Le gymnase et l'entraînement

« La boxe est une école de patience, de discipline et de persévérance, aux antipodes de la gratification immédiate. »

— WILLIAM PLUMMER¹³

Le gymnase est le sanctuaire du boxeur. C'est de là que tout part. Rien de tel que de mettre le pied dans un gymnase de boxe pour comprendre, mais je vais vous décrire les lieux du mieux que je peux. Il peut y avoir des différences cosmétiques, mais pour l'essentiel, tous les gymnases se ressemblent. La chaleur et l'humidité y règnent, sans compter l'odeur de l'effort. Tout gymnase qui se respecte arbore aussi une panoplie d'affiches de combats de boxe, de photographies de grands champions et de combats mémorables, comme autant de sources d'inspiration. C'est une façon de montrer que tous les grands sont passés par le même chemin de souffrance et de sacrifices.

Le Gymnase Champion, où je me suis initié à la boxe, conserve fièrement le poster officiel du combat de Roberto Durán contre Sugar Ray Leonard présenté au stade olympique en 1980. Au Gymnase Underdog, dans le centre-ville de Montréal, avant de déboucher sur la salle d'entraînement, on retrouve dans le corridor les portraits de tous les Québécois devenus champions du monde, d'Óvila Chapdelaine en 1926 à Lucian Bute ou Adonis Stevenson.

Un heureux mélange sonore règne également dans une salle de boxe : coups sur le sac de frappe, bruits de corde à danser, directives d'entraîneurs... Mais un son domine toute la salle : celui de la « poire de vitesse », une sorte de petit

ballon qu'on frappe de ses poings et qui rebondit sur un plateau de bois.

Soudain, la cloche retentit : c'est la minute de pause. Tout devient calme. On échange quelques mots, on boit de l'eau, on s'essuie le visage. Dans une salle de boxe, on s'entraîne pendant trois minutes et on se repose une minute, comme dans un combat. On parle de tout et de rien, mais surtout de boxe. On revient sur ses derniers combats, on échange sur tel ou tel adversaire, on commente un combat télévisé de la fin de semaine ou un tournoi à Trois-Rivières, etc.

Bien que la boxe soit un sport individuel, le gymnase est un endroit presque dénué de compétition entre les athlètes. Il y règne au contraire une fraternité qui n'est pas nécessairement visible au premier coup d'œil. La journaliste Nathalie Bruneau, qui a couvert la boxe pendant plusieurs années, s'est découvert une passion pour ce sport justement au moment où elle a intégré un gymnase. « C'était comme si je découvrais une famille. »

N'importe quel habitué d'un gymnase de boxe vous le dira, vous serez accepté, peu importe votre couleur de peau, votre sexe ou votre métier, pourvu que vous respectiez certaines règles. Les blagues ne sont pas interdites, mais l'apprentissage de la boxe est une affaire sérieuse. Personne ne se rend au gym pour perdre son temps. Il existe une dynamique d'entraide entre les adeptes qu'il

13. Cité dans Wacquant, *op. cit.*, p. 142

faut aborder, en tant que débutant, avec une certaine humilité. Tu dois partir de l'idée que tu ne sais absolument rien. Les entraîneurs savent. Toi, tu fermes ta gueule, tu écoutes, tu apprends, tu t'entraînes. La simplicité apparente du sport — deux personnes qui se tapent dessus — est inversement proportionnelle à la forme de monotonie qui caractérise l'entraînement. Tous les jours, tu dois répéter une multitude de petits gestes qui te semblent anodins, les répéter encore et encore et encore. On t'aide à corriger tes mouvements, histoire que tu ne prennes pas de mauvais plis. Au gymnase, on façonne, on polit, on perfectionne, jusqu'à ce que ces gestes s'accomplissent par automatisme.

En 1988, Loïc Wacquant, un sociologue français, a compris que la seule façon d'avoir accès aux réalités des boxeurs d'un ghetto noir de Chicago, c'était de s'inscrire dans le Woodlawn Boys Club et de devenir lui-même boxeur. Il s'y est entraîné en complète immersion pendant trois ans, allant même jusqu'à combattre dans un gala amateur. Dans son récit-essai *Corps et âme*, fruit de ces trois années d'entraînement, il décrit très bien le phénomène de la hiérarchie du savoir qui règne dans une école de boxe :

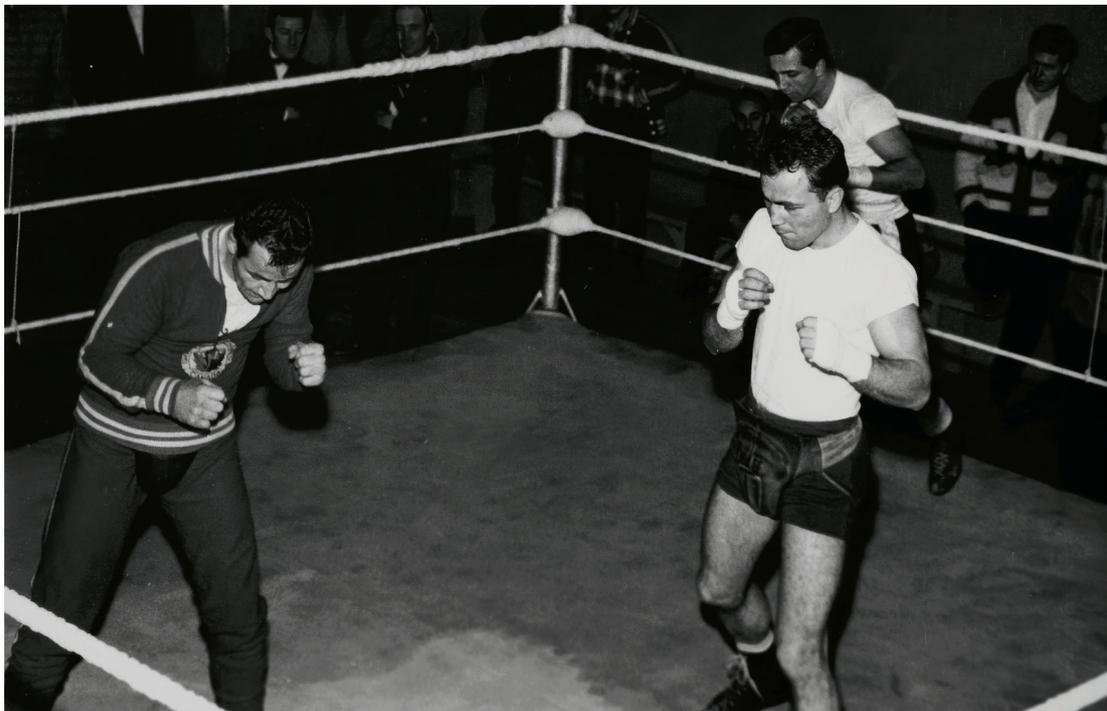
« Chaque membre du club passe à ceux qui se tiennent en dessous de lui dans la hiérarchie objective et subjective du gym le savoir qu'il a reçu de ceux qui sont situés au-dessus. Les boxeurs de force équivalente partagent également leur expérience et s'apprennent mutuellement des

techniques et des astuces. Même les mauvais boxeurs ont la vertu de servir aux autres de modèles négatifs : à la façon de crime contre la conscience collective pugilistique, ils fonctionnent comme autant de rappels vivants de la norme pratique à atteindre et à respecter¹⁴. »

Cette forme de hiérarchie officieuse se comprend ou s'applique le mieux lors de l'exercice ultime du gymnase : le *sparring*. Pour ce combat d'entraînement, on porte un casque et des gants qui sont plus rembourrés que lors d'une joute réelle. Je vois le *sparring* comme un rite de passage ou d'acceptation dans la famille pugilistique du gym. Le novice, qui ne s'entraîne que depuis quelques mois, observe avec fascination les boxeurs chevronnés s'adonner à cet exercice important, mais tout de même dangereux. Il a beau avoir mis en pratique tous les conseils qu'on lui a donnés et s'être amélioré dans tous les apprentissages qu'on lui a enseignés, un jour ou l'autre, il devra y passer.

La première fois, je ne sais pas si on a peur. Sans doute un peu. Je pense qu'on ressent surtout de la gêne. On se demande si on ne sera pas ridicule, si on fera rire de soi, si on se fera casser la gueule ou humilier au point de ne plus jamais remettre les pieds au gymnase. On ne comprend pas la boxe en frappant sur un sac, parce que dans le ring, le « sac » répond à tes coups. On réalise qu'un coup sur le nez, ça fait mal et qu'un bon crochet dans les côtes affaiblit son homme. D'ailleurs, c'est aussi là qu'on prend véritablement conscience d'un aspect fondamental du noble

14. Loïc Wacquant, *op. cit.*, p. 120.



(HAUT) JOEY DURELLE ET DEUX COLLÈGUES, S'ADONNENT AU *SHADOW-BOXING*.

(BAS) SUGAR RAY LEONARD LORS D'UNE SÉANCE DE *SPARRING* À MONTRÉAL, LE 17 JUI 1980, OÙ SON PARTENAIRE DEVAIT PERSONNIFIER ROBERTO DURÁN.



LE RING DU CLUB DE BOXE CHAMPION. EN ARRIÈRE-PLAN, ON APERÇOIT L’AFFICHE ORIGINALE DU COMBAT DE SUGAR RAY LEONARD CONTRE ROBERTO DURÁN.

art : c’est long, trois minutes. Imaginez pendant 12 rounds. Si l’adversaire a été correct, tu ne te sens pas trop mal après une séance de *sparring*. Épuisé et heureux.

Et surtout, bien que tu sois débutant et que tu aies pu faire des erreurs, on te fait sentir que tu fais maintenant partie de la famille. Une fois que la glace est cassée, tu entres dans une forme de régularité rituelle avec quelques boxeurs, ceux avec qui tu « mets les gants ». À cet égard, le rôle du coach est d’autant plus important : il ne doit

pas faire monter un boxeur débutant dans le ring contre n’importe qui, par exemple un boxeur avec qui il y a une trop grande différence de poids ou qui contrôle mal ses émotions. Ce serait dangereux pour le novice et ça n’aurait aucune utilité dans son apprentissage. Bien que ce soit un combat d’entraînement, le niveau d’intensité peut monter, en particulier si l’un ou l’autre se fait atteindre solidement. Je garde un souvenir mémorable des *sparrings* entre les frères Germain dans le ring du Gymnase Champion.

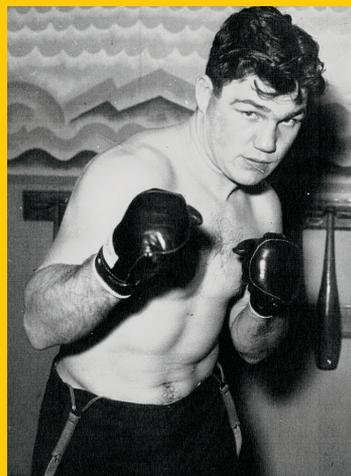
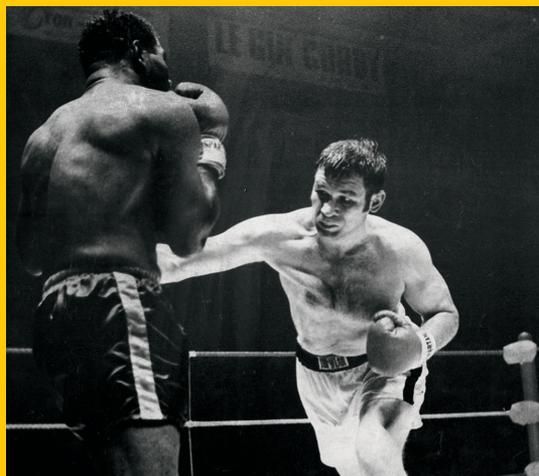
Une autre chose que l'on apprend sur la boxe une fois qu'on a monté dans le ring, c'est qu'on ne doit pas se fier aux apparences. Le plus musclé ne sera pas nécessairement le meilleur. Tu peux monter dans le ring contre un gars qui a l'air bien tranquille, mais qui réussit à t'enfoncer méthodiquement son *jab* sur le nez. Un autre jour, tu peux dominer totalement un boxeur, et la semaine suivante, te faire rosser par un autre. Le *sparring*, ça t'apprend l'humilité.

Le récit de Loïc Wacquant est éclairant parce qu'il notait systématiquement ses impressions. Voici comment il parle de son premier *sparring* :

« J'ai à peine retrouvé mon souffle que, depuis l'arrière-salle, Dee-Dee hurle à nouveau "*Time!*" Déjà le 2^e round ? Punaise, je n'ai pas vu passer la minute de repos ! [...] Je tente un large crochet du gauche qui m'attire une vive réprimande. [...] L'instant d'après, je me ramasse une droite béton en pleine face qui me donne à méditer mon erreur. Ça s'accélère et pourtant ces trois

minutes se font interminables. J'ai le sentiment que mes gants sont trop lourds, trop volumineux, ils me gênent. [...] Je réussis à placer quelques *jabs* et soudain, divine surprise, je fais mille d'une droite en pleine figure. Instinctivement, je manque dire à Butch à haute voix "*Sorry!*" — mais c'est impossible avec le protège-dents. Décidément, je n'ai pas la mentalité du boxeur ! Je me sens vaguement coupable de l'avoir pigné en plein pif puisque je n'ai aucune intention de lui faire mal. Mais surtout, je crains ses représailles. De fait, ça s'accélère et ça tombe de partout. [...] "*Time-out!*" La voix de la délivrance ! À peine Dee-Dee a-t-il hululé la fin du round que je me glisse entre les cordes sans demander mon reste : je suis vi-dé¹⁵ ! »

15. Loïc Wacquant, *op. cit.*, p. 76-77.



Imbibée de sang et de sueur, jalonnée de sacrifices, de souffrance et de courage, marquée par la grandeur et la tragédie, l'histoire de la boxe au Québec est un récit proprement épique. Des *hard-hitting French Canadians* du 19^e siècle à Kim Clavel, en passant par les Yvon Durelle, Arturo Gatti, les « Fighting » Hilton, Stéphane Ouellet, Éric Lucas, Jean Pascal, Adonis Stevenson, Marie-Eve Dicaire, Lucian Bute et autres champions, les plus grands noms du sport se sont affrontés dans les arènes québécoises.

Ce livre testament documente les rivalités légendaires, les matchs mythiques et leurs revanches, les amitiés sincères autour du ring et les liens tragiques qu'ont parfois entretenus les boxeurs avec le monde interlope. Mettant en lumière des drames déchirants, des destins brisés, mais aussi des victoires éclatantes, cette histoire s'appuie sur une iconographie riche, tirée de nombreux fonds d'archives et d'artéfacts personnels et inédits appartenant à l'auteur.



Cinéaste et auteur, **JULES FALARDEAU** est aussi un fan inconditionnel de boxe. Sa filmographie compte trois œuvres en lien avec ce sport : *Le Noble art*, *Reggie Chartrand : patriote québécois* et *Les Frères d'armes*. Jules Falardeau est aussi l'auteur des livres *La crise d'Octobre : 50 ans après* (2020) et *Album Falardeau* (2021).

